

---

Éliane VIENNOT, dir., *L'Académie contre la langue française. Le dossier « féminisation »*

Donnemarie-Dontilly, Éd. iXe, coll. Xx-y-z, 2016, 224 pages

Jacques-Philippe Saint-Gerand

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11705>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11705

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 454-455

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Jacques-Philippe Saint-Gerand, « Éliane VIENNOT, dir., *L'Académie contre la langue française. Le dossier « féminisation »* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 31 décembre 2017, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11705> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11705>

---

Tous droits réservés

rhétorique certes comme un ensemble de techniques visant à persuader, mais aussi à délibérer, et à faire émerger des idées nouvelles entre des débatteurs semblablement de bonne foi et motivés par la recherche du beau et du bien. L'auteur compare ainsi la rhétorique à l'art d'un peintre qui utilise des techniques mais fait œuvre également de création (p. 242). Cette technique permet de raisonner et de décider dans les affaires humaines, par définition incertaines. « Faite à la mesure de notre humanité, consciente de ses faiblesses ; consciente de sa grandeur, la rhétorique laisse le monde incertain et l'homme perfectible. Lequel est obligé de tâtonner dans la contingence des possibles. Il tâtonne, mais il est outillé pour mener sa quête et pour donner du sens » (p. 404). Il est en outre paradoxal de vouloir limiter la liberté des débats pour des motifs d'ordre public. Argumenter contre l'autre est en effet la seule façon d'éviter la violence véritable, mais aussi l'ignorance réciproque et le délitement de la société qui résulteraient d'une constante dénégation des désaccords. « Accepter l'opposition argumentative, c'est espérer pouvoir rallier, c'est-à-dire d'une certaine manière soumettre l'adversaire à sa cause et à ses mots. Tout en sachant qu'il faudra peut-être soi-même se soumettre » (p. 323).

Surtout, le chercheur belge résume la question centrale posée par Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca dans leur *Traité*. Celle-ci n'est pas tant de « comment persuader ? » que de « pourquoi persuader ? ». Certes, lorsque deux interlocuteurs débattent devant un tiers ou un public, on peut penser qu'ils visent à convaincre celui-ci. Mais en l'absence d'auditoire, espèrent-ils véritablement convaincre l'autre, et sinon pourquoi débattent-ils ? Loïc Nicolas rappelle que « pour les auteurs du *Traité*, la persuasion en tant que résultat ne saurait constituer la fin propre ou l'horizon de l'entreprise rhétorique. Le but de celle-ci est tout autre. Sa fonction est de donner aux "artisans" qui l'utilisent, les moyens de fonder leurs choix sur des raisons raisonnables. Et c'est précisément dans la recherche et l'administration rhétorique que prend corps la liberté humaine ; son exercice » (p. 460). « C'est à l'intérieur de de cette *praxis* et de ce *kairos* que la liberté des individus peut s'exprimer et se mettre en pratique – avec l'incertitude pleine de dangers que cela implique et qu'il faut assumer comme le privilège de notre condition raisonnable » (p. 478).

Vincent Hecquet  
Eurostat, G1, L-2920  
vincent.hecquet@ec.europa.eu

Éliane VIENNOT, dir., *L'Académie contre la langue française. Le dossier « féminisation »*  
Donnemarie-Dontilly, Éd. iXe, coll. Xx-y-z, 2016, 224 pages

Une tempête dans un verre d'eau ! Et deux adversaires irréductibles qui se déchirent pour la possession de ce verre d'eau, afin, probablement, de mieux mesurer les effets de la tempête sur des usagers qui, heureusement, ne s'inquiètent guère de légiférer et *doctoriser* sur leurs usages. Et qui, par conséquent, témoignent d'une belle indifférence aux législations comme aux revendications. J'ai nommé : l'Académie française et son passéisme bien connu, d'une part, et les idéologues du féminisme à tout crin avec la fièvre de leurs plaidoyers, d'autre part. Les auteure.s rassemblé.e.s sous la férule énergique – on dit la *direction* et cela a un sens ! – d'Éliane Viennot, professeure émérite de littérature française du *xvi<sup>e</sup>* siècle, dont la regrettée Anne-Marie Gravaud-Houdebine († 11 octobre 2016), et trois autres collègues (bonheur du genre épïcène qui ne permettra pas ici d'opposer le à la, qui d'ailleurs sont deux !) instruisent ici, à grands frais, un nouveau procès contre ce fantasmagique corps mort qu'est l'Académie française et sa résistance obstinée à la reconnaissance factuelle de la simple existence de la gent féminine et du genre féminin dans la dénomination d'actions génériques ou d'intitulés de fonctions officielles. Rien de très innovant, donc, dans l'objet et le propos puisque le procès est, et ne peut être, qu'à charge. La plaidoirie s'autorise des familiarités d'expression, aidant – croit-on – la charge à se décorseter (« s'y collaient » [p. 47], « rigolards » [p. 54], etc.). Et sous des allures qui se veulent ironiques et percutantes, notamment à travers le filage, un peu laborieux, de la métaphore religieuse, servant de structure à l'ensemble (*Saint-Siège* [pp. 13-64], *Offenses* [pp. 65-78], *Points de doctrine* [pp. 79-104], *Bulles* [pp. 105-122], *Exégèses* [pp. 123-174], *Suppliques* [pp. 175-192], *Chapelet de perles* [pp. 193-196]) se met en place un argumentaire d'humeur. Ainsi qu'une représentation, ou plutôt une mise en scène, conduisant à faire revivre en un peu plus de 200 pages un combat d'arrière-garde dont la seule vertu aurait été de favoriser l'érection d'une « guerre pichrocoline » en véritable « guerre sainte » (p. 11), et de faciliter par conséquent, pour des esprits progressistes s'entend, l'acceptation de la victoire d'un certain féminisme.

L'argumentation laisse apparaître parfois dans le détail des points qui font sourire, comme lorsqu'il est reproché à l'Académie, outre ses défauts bien connus de ne guère « se soucier de remplir le rôle pour lequel l'entretiennent les contribuables » (p. 64

et 4<sup>e</sup> de couverture !), ces derniers ayant largement conscience que, de droite comme de gauche et en marche, leur argent sert bien souvent à justifier et entretenir l'existence d'officines officielles totalement inutiles. Ou lorsque la fixation obsessionnelle des uns et des autres – Académiciens, journalistes, et même auteurs de cet ouvrage – sur le mot fait oublier que le sens est non dans l'item lexical en soi, quels que soient sa forme et son genre grammatical, mais bien dans le discours qui le construit. Or, seul des régimes totalitaires peuvent prétendre gouverner jusqu'aux discours. Laissons donc les usages se développer comme le souhaitent les usagers, et comme ils le font sans le savoir ou avec à peine une once de sentiment épilinguistique, sans se soucier plus des billevesées rétrogrades de l'Académie française – recourant parfois aux explications *mal comprises* de personnalités telles que Claude Lévi-Strauss ou Georges Dumézil – que des injonctions ministérielles et des intérêts idéologiques d'un féminisme revendicatif déjà trop daté. Au fil des pages, on passera sur des anachronismes probablement imputables à une certaine rapidité de rédaction : « lexicographie » (p. 47), ne peut pas valoir pour le <sup>xvi</sup>e, le <sup>xviii</sup>e et la majeure partie du <sup>xix</sup>e siècle jusqu'à Émile Littré ou Adolphe Hatfield et Arsène Darmesteter ; ou sur des considérations dont on peut penser qu'elles vont quelque peu à l'encontre de l'objectivité d'une étude scientifique : « Les académiciens gays » (p. 57) ; on n'a quand même pas osé cerner ou identifier les LGBT sous la Coupole !... et d'autres maladroites de ce... genre.

Au-delà des sourires et des insinuations, on se rappellera aussi que l'objet de la discussion sur le mot « mariage » à propos du « mariage pour tous » a été éclairci de manière linguistiquement bien plus rigoureuse et intéressante par un académicien des Inscriptions et Belles Lettres, en l'occurrence Robert Martin, ancien directeur de l'Institut national de la langue française (Inalf) (!), dans son dernier ouvrage, *Linguistique de l'universel. Réflexions sur les universaux du langage, les concepts universels, la notion de langue universelle* (Paris, Éd. De Boccard, 2016, p. 76). Comme quoi les Académies et leurs membres ne sont pas insensibles aux questions d'actualité et aux problèmes qu'elles posent. Le tout est d'avoir la hauteur de vue et les connaissances scientifiques nécessaires pour les traiter. Ce que n'ont manifestement pas la plupart des Académiciens et de leurs détracteurs, d'où l'impression d'une perpétuelle remise en scène d'arguments idéologiques totalement incompatibles. Une chronologie assez détaillée sinon exhaustive des événements et des articles de presse de la tranche 1984-2015 (pp. 197-205) rendra, en revanche, bien

des services à qui veut, sans œillères, approfondir la réflexion sur ce sujet par l'analyse de discours rigoureuse des documents qu'elle renferme. Enfin, une bibliographie (pp. 208-214) des études sur la « féminisation et les mots féminins de la langue française, des études sur l'Académie française, et des autres sources citées, ainsi que des guides édités par les instances politiques officielles pour normaliser la question, tant en Belgique, Suisse, France qu'au Canada, saura combler la curiosité ou l'intérêt des lecteurs les plus exigeants. En souhaitant et espérant que ces derniers n'aient pas déjà été lassés par ces sempiternels débats confondant un système de formes sémiologiques, qui est ce qu'il est, la langue française, et un pur système de normes strictement idéologiques, qui devrait être comme on le voudrait, le français. Il est un moment où la récurrence devient abrasive...

Les usagers ordinaires de cette langue, les francophones, seuls, peuvent en définitive trancher dans cette question de représentation, et selon leurs habitudes de pensée, entre genre grammatical et sexuisemblance des substantifs, comme l'écrivaient déjà entre 1910 et 1939 Jacques Damourette et Édouard Pichon dans leur *Essai de Grammaire de la Langue Française* (Paris, Éd. Arthey)... Auquel il n'est d'ailleurs nullement fait allusion ou référence ici.

Jacques-Philippe Saint-Gerand

CeReS, université de Limoges

[jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr](mailto:jacques-philippe.saint-gerand@unilim.fr)

#### Ilias YOCARIS, *Style et semiosis littéraire*

Paris, Classiques Garnier, coll. Investigations stylistiques, 2016, 430 pages

À proportion de la difficulté à définir la notion de style, aussi bien en compréhension qu'en extension, il semble que, depuis qu'elles se sont rangées sous la bannière technique de la *stylistique*, les études de cet objet, notamment sous son aspect littéraire, éprouvent le besoin d'affirmer leur scientificité au moyen de procédures d'analyse de plus en plus conditionnées par un souci moins épistémologique que technologique. Le littéraire s'y voit d'emblée rebuté par une terminologie qui lui semble absconse. Le linguiste y suspecte un emploi très relâché, parfois même très approximatif et illusoire, voire fautif, de notions et concepts rigoureusement définis dans une perspective bien plus large que celle des usages de la langue dite « littéraire », dont il conviendrait d'ailleurs de préciser la nature, si celle-ci, en dehors des contraintes de genre qui pèsent sur elle mais qui sont d'un autre ordre que strictement linguistique, en possède une, absolument